

des dynamiques nouvelles maisons d'édition depuis
génération. Plongée dans l'univers du livre argentin

ouvelle édition



Buenos Aires. La seule capitale recensait

●●● elles ont un stand conjoint depuis deux ans sous le nom « 7 logos », mais également à la foire de Francfort ou celle de Guadalajara. « Il m'a suffi de dire que j'étais éditeur de Interzona pour obtenir les droits en espagnol des Papiers de Puttermesser, de la candidate au prix Nobel Cynthia Ozick, s'enthousiasme Damián Tabarovsky, dont le bureau de Mardulce se limite à une planche sur des tréteaux peints en rose. Avant, une maison d'édition américaine n'aurait jamais vendu les droits à une petite maison du bout du monde. »

Après avoir été editrice chez les géants Alfaguara et Norma, Leonora Djament travaille depuis 2008 à Eterna Cadencia, qui s'est construite autour d'une librairie-café dans le très bobo quartier de Palermo, et publie 20 titres par an, pour un premier tirage moyen de 1 500 exemplaires. Elle refuse de tomber dans la dichotomie qui

opposerait grandes et petites maisons d'édition : « Je me suis fatiguée de la logique du monde corporatif », à savoir une rapide rotation des nouveautés, l'exigence d'une rentabilité à très court terme et un bradage ou la destruction des invendus. « Mais il faut reconnaître aux grandes maisons un savoir-faire important, et certains nouveaux auteurs y ont publié leurs premiers livres, comme Samanta Schweblin. »

S'il y a une différence, aujourd'hui, entre petites et grandes, c'est dans la prise de risque. « Les grandes maisons d'édition n'ont aucun critère esthétique, elles publient quelques auteurs argentins juste pour se donner une légitimité », considère l'écrivain et éditeur Hernán Vanoli. Après son succès avec *Après l'orage*, publié chez Mardulce (sorti en France aux Éditions Métailié), Selva Almada publiera d'ailleurs son prochain livre chez Penguin Random House. Martín Kohan note un regain d'effort de la part des grands groupes pour publier de nouveaux auteurs, comme Félix Bruzzone chez Mondadori : « Le fait que le prestige littéraire ne passe plus par elles commence à les déranger », analyse-t-il.

Dans ce contexte, les maisons d'édition universitaires trouvent tout leur sens : « Leur but n'est pas lucratif, leur budget est garanti par l'État, elles ont donc une plus grande capacité de prise de risque, et elles permettent de faire connaître des écrivains provinciaux », souligne Guillermo Tangelson, auteur de livres pour enfants et responsable de la coopération internationale de l'Université nationale de Lanús.

La dénomination « nouveau roman argentin », elle, fait débat : pour Leonora Djament, il existe clairement un nouveau regard des jeunes auteurs : « La crise de 2001, l'héritage des années 1990 ou la dictature sont des sujets abordés par des écrivains comme Félix Bruzzone, Laura Alcoba (*) ou Julián López. » Selva Almada, une des représentantes de ce courant « nouveau roman », est plus dubitative : « On peut parler d'une nouvelle génération, mais je ne vois pas de véritables marques

de rupture. La nouveauté se situe davantage dans la composition du monde éditorial que dans le roman. » Le critique Juan Terranova est plus catégorique encore : « Le

monde éditorial évolue plus rapidement que les auteurs, qui continuent d'écrire des livres ancrés dans le XX^e siècle. »

Comme pour railler l'étiquette « nouveau roman », la maison Milena Caserola a d'ailleurs sorti une collection appelée... « nouveau nouveau roman argentin ».

ANGELINE MONTOYA

(*) Les auteurs signalés d'un astérisque sont des invités officiels du Salon du livre de Paris, où le public peut les rencontrer au long de la manifestation.



ANGELINE MONTOYA

Kiosque de cartoneros. Cette forme d'édition suscite des réserves : « Il s'agit à la base d'une ressource de survie qui, dans des conditions de dignité, n'existerait pas », selon l'écrivain Martín Kohan.

Le succès des « cartoneros », écolo-utiles et colorés

BUENOS AIRES

De notre correspondante

Dans sa luxueuse résidence de Buenos Aires, l'ambassadeur de France, Jean-Michel Casa, s'enorgueillit d'une étrange bibliothèque : sur une table s'étalent des livres... en carton de récupération. Des poubelles de la ville à un duplex du très chic quartier de Recoleta, il n'y a qu'un pas qu'Eloísa Cartonera a allègrement franchi.

Cette maison d'édition est apparue en 2003 de la fertile imagination de deux artistes, Washington Cucurto et Javier Barilaro, qui éditaient de petits livres de poésie. La crise économique de 2001, avec l'explosion du phénomène des *cartoneros* et l'augmentation du prix du papier, leur a donné une idée : acheter du carton à ces chiffonniers qui récupèrent dans les poubelles ce qui peut être recyclé et revendu, et l'utiliser pour la couverture des livres. De la peinture pour l'illustration, la participation des habitants du quartier populaire de la Boca où s'est installé l'atelier et des photocopies pour les pages intérieures : Eloísa Cartonera était née.

Ce qui pourrait être vu comme une excentricité (« Notre démarche est purement littéraire », se défend Washington Cucurto) est devenu, en l'espace de dix ans, un projet d'envergure, avec des tirages de 1 000 à 3 000 exemplaires et plus de 200 titres, dont des pointures comme Alan Pauls ou Ricardo Piglia.

La philosophie d'Eloísa Cartonera : « Montrer que n'importe qui peut faire un livre, explique Washington Cucurto, que l'édition, la lecture et l'écriture ne sont pas réservées aux érudits et que l'autogestion est viable. » Car le projet, à l'origine un peu chaotique, est devenu une

coopérative qui fait vivre six personnes, dont d'anciens *cartoneros*. « Eloísa était la synthèse de tout ce qui s'est passé en 2001 : l'image du *cartonero* qui se transforme en projet durable », analyse l'écrivain et critique littéraire Diego Erlan.

Les livres, le plus souvent de moins de 50 pages, sont vendus à l'atelier ou dans un kiosque à journaux sur l'avenue Corrientes, à 20 pesos (2 €) l'exemplaire. Dans le monde éditorial, Eloísa est surtout reconnue pour son véritable intérêt littéraire. « Elle a mis en circulation des auteurs extraordinaires et a réussi à promouvoir dans un même temps de nouveaux écrivains », considère le critique et écrivain Martín Kohan.

L'expérience a essaimé : Paraguay, Brésil, Chili, Bolivie, Mozambique et même Espagne ou... la France, avec Babel Cartonnière, Cephisa Cartonera, La Guêpe Cartonnière et la petite dernière, Yvonne Cartonera, dont les livres sont fabriqués lors d'ateliers ouverts au public, et qui compte déjà 17 titres.

Cette exportation d'un projet né dans le contexte très particulier de la crise de 2001 et du phénomène des *cartoneros* a-t-elle un sens ? Martín Kohan en doute : « Il s'agit à la base d'une ressource de survie qui, en dernière instance, dans des conditions de dignité, n'existerait pas. C'est lié à la misère, à la paupérisation sociale. Et quand cela se transforme en une esthétique cool, cela me pose des problèmes idéologiques », dit-il. C'est un peu comme les Européens qui vont visiter les bidonvilles des pays pauvres. La misère devient quelque chose de pittoresque que les touristes vont consommer. »

Washington Cucurto lui-même reconnaît les limites de son projet, tant d'un point de vue personnel (« Je ne sais pas si j'ai envie de couper du carton toute ma vie ») que social : « Au début, nous faisons davantage participer les *cartoneros*, mais il est difficile de travailler avec eux, il faudrait les former, les suivre, et nous ne sommes pas des assistants sociaux. »

ANGELINE MONTOYA

Publicité

Retrouvez les ÉDITIONS DU CERF
au SALON DU LIVRE DE PARIS

Nombreuses rencontres & dédicaces

Venue exceptionnelle de
TIMOTHY RADCLIFFE*
ENZO BIANCHI*

STAND
J 50
du 21 au 24 mars
Parc des Expositions
de la Porte de Versailles

*Plus d'informations et programme complet disponibles sur www.editionsducerf.fr